

Prologue

Il y a des jours où l'on se lève avec la sensation étrange d'avoir oublié quelque chose d'important. Pas un objet, non. Pas un rendez-vous oublié non plus. Plutôt un éclat de soi-même, resté coincé quelque part entre les années passées et les choix faits trop vite. Ça vient par vagues. Une mélodie oubliée qui refait surface, sans prévenir. Un battement un peu plus fort dans la poitrine. Et cette question qui s'infiltré : Et si... ? Et si j'avais dit non ce jour-là ? Et si j'avais pris un autre chemin ? Et si ma vie n'était pas celle que j'étais censée vivre ?

Mais on repousse ces pensées. Parce que l'eau des pâtes bout, parce que le boulot attend, parce qu'un enfant réclame son goûter et qu'un lave-vaisselle ne va pas se vider tout seul. Alors, on remet à plus tard. Jusqu'à ce qu'un jour, une porte s'ouvre. Pas une vraie porte, avec une poignée et des gonds qui grincent. Une autre. Plus discrète, plus dangereuse. Celle qui nous chuchote à l'oreille qu'une autre route existe, qu'il suffit d'un pas, un tout petit pas. Une seconde d'hésitation, pas plus. Mais parfois, c'est tout ce qu'il faut.

Et c'est souvent comme ça que naissent les plus grandes histoires.

Il paraît que le travail, c'est la santé. Franchement, j'aimerais bien retrouver la personne qui a sorti ça et l'inviter à passer une journée ici, derrière ce comptoir, à collectionner les bonjours fantômes et les soupirs à rallonge. Rien qu'une matinée, histoire de voir combien de temps elle tiendrait avant de tenter une fuite par la porte de service. Sauf que cette porte, elle, ne mène nulle part. Juste vers un couloir qui sent le plastique et le parfum trop sucré, vestige olfactif de la dernière cliente.

L'imprimante tousse, hésite entre l'agonie et la grève, puis, dans un dernier râle, recrache une feuille froissée. D'un geste las, je l'attrape au vol et la tends à la cliente devant moi. Elle la récupère sans un mot, sans un regard. Même pas ce micro-hochement de tête qui pourrait vaguement ressembler à un merci. Juste un regard terne qui me survole comme si je faisais partie du décor.

Elle ajuste son sac dans un mouvement sec et s'éloigne, ne laissant derrière elle qu'un nuage d'effluve bon marché et une vague envie de lever les yeux au ciel.

— Suivant !

L'homme qui suit a la raideur d'un premier de la classe. Costume impeccable, montre qui coûte un SMIC et sourire inexistant.

Il pose son courrier sur le comptoir, le téléphone coincé entre l'oreille et l'épaule.

— Recommandé.

Sa voix est aussi chaleureuse qu'un rapport comptable. Je saisis l'enveloppe, commence l'enregistrement. Lui, il est déjà ailleurs, enfermé dans une conversation qui suinte le jargon d'entreprise.

— Non, Stéphanie, les KPIs, pas les ROIs. Oui, optimisez-moi tout ça avant la réunion.

Un clic, une impression, un reçu qui change de mains sans un regard. Il repart, avalé par son propre tourbillon de chiffres et d'acronymes. Toujours pas de bonjour, toujours pas d'au revoir.

À l'intérieur, j'ai envie de hurler dans un oreiller.

À l'extérieur, mon sourire Joconde version low cost tient bon.

Le client suivant approche, la soixantaine, un sac à dos si volumineux qu'il pourrait contenir une tente et trois générations de souvenirs. Il plonge dedans avec une frénésie d'explorateur en quête d'un trésor.

— C'est combien pour envoyer ça ?

Je regarde ce qu'il me tend.

— Vous voulez envoyer... des timbres ?

Clignement des yeux. Il hésite, bafouille.

— Ah non, attendez... Ce n'est pas ça...

Et il repart fouiller dans son sac, les doigts hésitants, l'énergie brouillonne. Derrière lui la file s'allonge. Soupirs. Claquements de langues. Frustration collective. Je la sens gonfler, s'accrocher aux murs, à mes tempes, à chaque recoin de cet endroit sans fenêtres.

Et puis, elle entre.

Madame Giraud et son sac en tissu fleuri au creux du bras.

— Bonjour, ma petite Malorine ! Toujours là pour sauver le monde postal ?

Son sourire est un pansement sur cette matinée éreintante.

— Bonjour, Madame Giraud. Une lettre pour Lyon ?

— Exactement. Mais pas que.

Elle farfouille dans son sac et en sort un prospectus qu'elle pose devant moi, bien en évidence.

ALTIV : Le casque Néomire

Vivez la vie que vous auriez pu avoir

Je fronce les sourcils.

— C'est quoi ?

Elle s'accoude au comptoir, un éclat de malice dans ses yeux bleus.

— Tu aimes rêver, Malorine ?

J'arque un sourcil.

— Euh... ça dépend. Pourquoi ?

— Imagine : une autre vie. Une vie où tu aurais pris d'autres décisions. Où tout serait différent.

Sa voix baisse d'un ton, comme si elle s'apprêtait à révéler un secret d'État.

— C'est une boîte locale, de ce que j'ai compris. Ils auraient inventé un casque qui permet de plonger dans une vie alternative. Pas un film, non. Ta vie. Mais différente. Une autre version de toi. Et ils cherchent des volontaires pour tester. C'est gratuit.

Un rire m'échappe.

— C'est gentil, mais je n'ai pas franchement le temps de jouer à « Et si j'avais fait médecine au lieu de bosser à la Poste ».

Son sourire s'adoucit. Une nuance de tristesse, furtive, presque imperceptible.

— Tu devrais y réfléchir. Parfois, rêver, ça change tout, ma petite Malorine.

Derrière elle, un raclement de gorge agacé.

— Bon, on avance ? On n'a pas que ça à faire !

Madame Giraud me fait un clin d'œil et s'éloigne tranquillement.

Je baisse les yeux sur le prospectus.

Une part de moi veut le jeter.

L'autre... le glisse sous le clavier, presque sans y penser.

Les heures s'étirent. Lentement. Trop lentement.

À onze heures, je rêve de mon sandwich au thon.

À quinze heures, je compte les minutes.

À dix-sept heures, j'ai abandonné l'idée de compter. Je suis en mode survie.

Et puis, il entre.

L'homme est rouge, les narines frémissantes, une feuille brandie comme une arme.

— La Poste, c'est plus ce que c'était ! C'est une honte ! Incapable de livrer un colis correctement ! J'exige un remboursement des frais de livraison !

Je prends une grande inspiration. Inspire la patience, expire l'agacement. Ce que j'aimerais répondre ? « Et moi, j'exige un client poli. Mais visiblement, on n'a pas toujours ce qu'on veut, hein ? »

Ce que je dis vraiment ?

— Je vais vérifier ça, Monsieur.

Traduction : Je vais passer dix minutes dans la réserve à soupirer très fort.

Dix-huit heures. La poste se vide enfin. Ne reste qu'un silence épais, compact, qui s'accroche aux murs et pèse sur mes épaules. J'enroule mon écharpe autour de mon cou et m'accroche à une seule idée : sortir d'ici.

Mes gestes sont automatiques. Éteindre l'écran. Ranger les formulaires. Abaisser le rideau. Une chorégraphie bien huilée, répétée tant de fois qu'elle pourrait se faire sans moi.

Dehors, le mois de mars me mord la peau dès le premier pas. L'air est vif, piquant, comme s'il voulait me réveiller d'une journée en apnée. Autour de moi, la ville ferme les yeux et les devantures se baissent une à une dans un cliquetis métallique. Mais derrière les fenêtres encore allumées, la vie continue. Des ombres s'animent, des éclats de voix traversent les murs. Des gens rentrent chez eux, dînent, rien peut-être.

Devant mon immeuble, mes doigts cherchent les clés, tremblants d'une fatigue qui ne vient pas que du corps. Celle

qui s'accumule jour après jour, qui s'infiltré dans les interstices de l'esprit, et qui finit par devenir une deuxième peau qu'on ne sait plus comment enlever.

L'escalier est une épreuve. Une marche, un soupir. Une autre marche, une envie soudaine de tout plaquer pour une cabane au fond des bois, avec un chat et du silence. Ou, soyons fous, une vie avec des croissants servis au lit, comme avant.

Premier étage.

Je pousse la porte, entre, et le chaos m'accueille à bras ouverts. La vaisselle s'est donnée pour mission de coloniser l'évier. Le linge propre a visiblement décidé de faire sa vie sur le canapé. Et au milieu de ce champ de bataille domestique, Olivier, affalé comme s'il faisait partie du décor. Une bière dans une main, la télécommande dans l'autre, le regard braqué sur un écran qui déverse un flot de voix et de lumières sans que ça semble l'émouvoir.

— T'as pensé au pain ?

Je claque la porte. Trop fort.

Ma montre vibre aussitôt : *Niveau de stress élevé. Faites des exercices de respiration.*

Respirer ? Mauvaise idée. Je risquerais de hurler en même temps.

Je pose mon sac sur la console d'un geste las. Un bruit de papier froissé, et le prospectus glisse au sol.

ALTIV : Le casque Néomire

Vivez la vie que vous auriez pu avoir

Je m'assois, le prospectus entre les mains, et jette un coup d'œil à Olivier. Son profil dans la lumière bleutée, ses rides nouvelles, la barbe mal rasée. Il n'a pas toujours été comme ça. Autrefois, il riait fort. Il me faisait tourner dans la cuisine, juste pour une chanson idiote à la radio. Et j'aimais ça, le tourbillon.

Aujourd'hui, il ne reste que la musique du lave-vaisselle et les infos en boucle.

Une autre vie. Une vie où tout serait différent. Une vie qui m'attend peut-être déjà, quelque part entre le courage et l'imaginaire.

C'est ridicule, je sais. Du vent, du marketing, une promesse creuse imprimée en jolies lettres. Et pourtant... un frisson me parcourt. Pas de la peur. Pas vraiment de l'excitation non plus. Un entre-deux étrange, comme un vertige au bord d'un précipice invisible.

Et si... ?

Ces deux mots s'infiltrèrent dans mon esprit, s'installent confortablement.

Et si ce prospectus disait vrai ?

Et si, quelque part, une autre vie m'attendait ?

Une vie, juste là, à portée de courage.

2

Il y a des objets qu'on oublie aussitôt après les avoir posés. Une tasse vide sur le bord de l'évier. Une écharpe abandonnée sur une chaise. Une paire de chaussures qui traîne dans l'entrée. Des petites choses, inoffensives.

Et puis, il y a ceux qui s'accrochent. Qui s'imposent. Qui finissent par peser plus lourd qu'ils ne le devraient.

Comme ce prospectus.

Je le fixe. Il me fixe. Duel absurde, dont je connais déjà l'issue. Parce que je vais craquer. Encore le prendre, encore le retourner, encore relire ces mots que je connais par cœur :

Vivez la vie que vous auriez pu avoir.

Comme si j'avais besoin qu'on me rappelle tout ce que je ne suis pas.

Olivier entre dans la cuisine, toujours dans le même rituel. Ses pieds traînent sur le carrelage, ses cheveux ébouriffés s'obstinent à défier le peigne, et son vieux pyjama informe

tombe sur lui comme une peau fatiguée. Il n'y a qu'une chose d'énergique chez lui : la manière dont il secoue son paquet de céréales pour en faire tomber les dernières miettes.

Je le regarde. Comme tous les matins, je le regarde. Et comme tous les matins, une sensation étrange me serre la poitrine. Un mélange amer de proximité et de distance.

Olivier est un homme que je connais par cœur : sa façon de râler contre le monde entier quand il perd ses clés, le petit sifflement qu'il fait en respirant quand il dort, ou la manière qu'il avait de m'apporter des croissants au lit, un matin sur deux.

Mais ce matin, tout ça me paraît loin. Trop loin. Comme si cet homme était devenu un souvenir ambulante. Là où je voyais autrefois un partenaire, je ne vois plus qu'un colocataire. Un homme qui habite avec moi, mais plus vraiment dans ma vie.

À quel moment avons-nous cessé de rêver ? Voyager ensemble. Ouvrir un café-librairie. Adopter un chat. Tous ces projets qui nous faisaient rire, vibrer, espérer. Ils ont disparu, avalés par les factures, lessivés par la routine. Et on les a laissés partir sans lutter.

Mais ce matin, quelque chose en moi résiste. Une impulsion. Une étincelle obstinée qui refuse de s'éteindre.

— Olivier...

Ma voix est douce, presque timide. Je cherche ses yeux, mais ils restent rivés à son bol de céréales.

— Tu te souviens, au début ? Quand on voulait une vie pleine de découvertes ?

Il relève enfin la tête, le regard brumeux, absent.

— Tu veux en venir où ?

Je désigne le prospectus posé près de la corbeille à pain.

— Une start-up cherche des volontaires pour tester un casque. Un truc qui te plonge dans une autre version de ta vie.

Il lit le prospectus, hausse à peine un sourcil.

— Tu crois vraiment à ces conneries ?

Je ne réponds pas tout de suite. Le silence pèse, entre la cafetière qui glougloute et le bol de céréales vide.

— Je pense juste que rêver, c'est pas interdit.

Il se lève, emporte son bol.

— Les rêves, c'est bon pour les gosses, hein. T'as passé l'âge pour ça.

Il prend une gorgée de café et ajoute, d'un ton détaché :

— Oublie ça. C'est une perte de temps.

Puis il disparaît sans un regard.

La chaise vide d'Olivier me fait face. La cuisine est silencieuse, trop propre, trop morte.

Je regarde le prospectus. Il me regarde. Je soupire.

— Toi, au moins, t'écoutes quand je te parle.

Mes doigts se referment dessus. Je n'ai peut-être plus vingt ans, mais j'ai encore le droit de rêver. Et vu l'état du rêve actuel, un deuxième avis ne serait pas du luxe.

J'entends encore la voix de Madame Giraud, comme un écho tendre au fond de ma tête : « Parfois, rêver, ça change tout, ma petite Malorine. »

Peut-être qu'elle avait raison. Peut-être que j'ai juste... oublié comment on fait.

On a tous un endroit où on respire mieux. Un refuge. Une bulle. Chez Virginie, c'est ça. Une bulle où le monde s'adoucit, où les journées laissent leur poids derrière la porte.

Quand je pousse celle de son appartement, l'odeur du basilic et de vinaigrette flotte dans l'air. Un parfum de dîner en terrasse, de longues conversations qui s'étirent sans qu'on surveille l'heure.

Elle est là, installée à table, un verre de vin blanc à la main, une mèche bouclée coincée derrière l'oreille. Un magazine repose sur ses genoux, oublié dès qu'elle m'entend arriver.

Ses yeux noisette accrochent les miens. Elle fronce les sourcils.

— Oula, toi, t'as une petite tête aujourd'hui.

Je me laisse tomber sur une chaise dans un soupir.

— Merci pour l'accueil. Tu veux ajouter que j'ai des cernes, tant qu'on y est ?

— Non, ça, c'est évident.

Son sérieux feinté me tire un rire. Un vrai. Un de ceux qui sortent malgré soi, qui percent à travers la fatigue et les pensées en vrac.

C'est toujours comme ça avec Virginie. Même quand j'ai l'impression d'être au fond du trou, elle trouve une corde là où moi je ne vois que du vide.

Mais aujourd'hui, la corde semble trop courte. Et les pensées dans ma tête, trop lourdes pour rester silencieuses.

Je pique une tomate cerise dans mon assiette et la fais rouler du bout de ma fourchette.

— Tu vois la photo que je t'ai envoyée hier ? Le prospectus...

Elle hoche la tête, un sourire curieux flottant sur ses lèvres peintes d'un rouge léger.

— Hum ?

Je prends mon temps. Trop, sûrement. Trifouille ma salade comme si la réponse s'y cachait.

— Je l'ai montré à Olivier.

Son sourire se fane. Lentement.

Elle repose son verre sur la table.

— Ah.

Un simple mot, chargé de sous-entendus.

J'expire.

— Il a balayé ça d'un revers de la main. Comme si c'était rien. Comme si c'était moi, le problème, d'avoir encore envie de... je ne sais pas... rêver.

Virginie ne répond pas tout de suite. Elle m'observe, détaille sans doute l'ombre de fatigue sous mes yeux, la façon dont mes épaules s'affaissent. Puis, elle attrape une olive dans un bol.

— Et ça t'étonne ?

Je hausse les épaules.

— Non. Oui. Je n'en sais rien. Peut-être que j'espérais...
une réaction ?

Elle arque un sourcil.

— Une réaction... d'Olivier ?

— Ah, ça va, hein. Je ne suis pas complètement naïve.

— Je n'ai pas dit ça. Mais toi et moi, on sait que t'espérais
quelque chose qui n'existe plus depuis un moment.

Je me mords la lèvre. Elle a raison. Évidemment. Mais
l'entendre à voix haute, ça serre.

Virginie repose son olive et se penche vers moi.

— Tu veux mon avis ?

— Pas vraiment, mais tu vas me le donner quand même,
non ?

Elle sourit.

— Exactement.

Elle marque une pause, juste assez longtemps pour que mon
estomac se noue un peu plus. Puis, d'une voix plus ferme, elle
lâche :

— Olivier est bloqué, Malo. Lui, sa routine, son canapé, son
impassibilité... Il s'est construit une prison confortable, et s'y
est enfermé. Mais toi... toi, tu mérites mieux. Et si ce casque
t'intrigue, alors fonce. Qu'est-ce qui peut t'arriver de pire ?

Je baisse les yeux vers mon assiette, où un morceau de pain
maltraité témoigne de mon agitation.

— Que ce soit une arnaque ? Que je perde mon temps ? Que
je sois ridicule ?

Elle éclate de rire.

— Sérieux, Malo ! Tu vas vraiment laisser passer une opportunité pareille à cause de ça ?

Je secoue la tête.

— Mais imagine... Imagine que ça se passe mal. Que je sois ridicule. Ou pire... que ce casque décide que je n'ai même pas de quoi imaginer une vie meilleure.

Son sourire s'efface, remplacé par un regard perçant. Puis, doucement, elle pointe sa fourchette dans ma direction.

— C'est ça ton problème. Tu passes plus de temps à te freiner qu'à vivre.

Un silence s'installe.

Elle le laisse planer, comme pour me donner le temps d'absorber ce qu'elle vient de dire.

Enfin, elle reprend, plus douce, mais avec cette fermeté qui ne laisse aucune place à la discussion :

— Écoute-moi bien, p'tite sœur. La pire chose qui puisse t'arriver, c'est que tu t'amuses. Et vu ton état, ça ne te fera clairement pas de mal. Alors ce soir, tu prends ton ordinateur et tu t'inscris.

Elle attrape son verre.

— Ou alors je le fais pour toi.

Je souris. Pour de vrai.

Parce qu'elle a raison. Parce qu'au fond, je le sais déjà.

Et parce que ce frisson, ce petit vertige au creux de l'estomac, me souffle que c'est peut-être exactement ce dont j'ai besoin. M'amuser, juste un peu.

Ce n'est qu'un test.

Je me le répète en boucle, comme une formule magique un peu rouillée. Une petite phrase censée me rassurer. Sauf que dans ma tête, ça rebondit, ça ricoche.

Mon ventre est noué. Pas juste des nœuds. Non, des vrais nœuds marins, solides, serrés, indémêlables. Mes mains moites glissent sur le clavier, et je les frotte contre mon jean.

Sur la table, le prospectus d'ALTIV me fixe. Un peu froissé, un coin déchiré, mais toujours là. Il refuse de disparaître.

Trois jours qu'il me suit. Sur le canapé. Sur le plan de travail. À côté de l'évier. Il a même fini coincé dans le panier à linge, entre un t-shirt délavé et une chaussette orpheline.

Ce papier connaît mieux la maison qu'Olivier.

Et il sait.

Il sait que je tourne autour, que j'hésite, que je résiste encore un peu. Comme une mouette qui survole l'eau sans jamais oser plonger.

Mais ce soir, c'est décidé.

Je plonge.

Je tape l'adresse du site. L'écran charge. Lentement. Trop lentement même. C'est fou comme le Wi-Fi peut sentir la nervosité et décider pile à ce moment-là de ralentir, comme pour me laisser une dernière chance de fuir.

Mes doigts tambourinent contre la table. Mon cerveau aussi. Une petite voix souffle que je pourrais tout arrêter là. Me lever, me servir un verre de vin, enfouir ce prospectus sous une pile de courriers jamais ouverts et passer à autre chose. Mais je ne bouge pas. Je reste là, clouée à ma chaise, les pensées tournant en boucle.

Et si Olivier avait raison ? Et si tout ça n'était qu'une perte de temps ? Et si ce casque et cette autre vie n'étaient qu'une illusion pour des gens qui n'ont plus rien à espérer ?

Un dernier soupir. Un dernier doute.

Et la page d'inscription s'affiche.

Mon cœur rate un battement. C'est ridicule, je le sais. Ce n'est qu'un formulaire. Rien de plus. Mais ça me fait l'effet d'une porte qui s'ouvre brusquement sur un couloir sombre dont j'ignore tout. Et une fois qu'on a mis un pied dedans, difficile de reculer.

Nom. Prénom. Âge. Contact.

Facile. Automatique. Mes doigts tapent sans réfléchir.

Je scrolle un peu plus bas. Et c'est là que ça se complique. Les fameuses questions. Celles qui ne pardonnent pas. Celles qui transforment une simple inscription en un miroir brutal qu'on n'a pas demandé à regarder.

Qu'attendez-vous de cette expérience ?

Quels sont vos rêves ?

Quel choix auriez-vous fait différemment dans votre vie ?

Je reste figée. Une seconde. Deux.

C'est quoi ce formulaire ? Une étude existentielle déguisée ? Une embuscade philosophique ?

Je soupire, mes mains suspendues au-dessus du clavier. Mon regard s'accroche aux questions. Je n'ai pas de réponses. Pas de celles qui tiennent en une ligne, bien alignées dans des cases.

Et comme pour enfoncer le clou, ma montre connectée vibre, affichant joyeusement : *Le moment est venu de vous dégourdir les jambes*. Ah. Vraiment ? Parce que là, ce ne sont pas mes jambes qui posent problème.

D'un geste agacé, je coupe la notification et me laisse tomber contre le dossier de ma chaise. Si seulement cette montre pouvait m'envoyer un message utile. Un vrai. *Le moment est venu de reprendre confiance en toi*. Ça, ce serait pertinent.

Je ferme les yeux un instant et inspire profondément. Une. Deux. Trois secondes. Puis j'expire, lentement.

OK. Ce n'est qu'un formulaire. Pas une thèse.

J'attrape mon clavier, craque mes doigts comme une athlète avant un sprint, et, dans un dernier soupir résigné, je murmure :

— Bon, allez, Malorine. Qu'est-ce que t'as à perdre ?

Qu'attendez-vous de cette expérience ?

Je tape, doucement, presque prudemment :

Peut-être, combler un vide. Peut-être, me retrouver. Peut-être, juste voir si c'est encore possible de ressentir un peu d'excitation, un peu de surprise.

Quels sont vos rêves ?

Je fixe la question. Un vide immense. Un mur infranchissable.

C'est une excellente question.

Je crois que mes rêves sont un peu comme mes clés : je les perds souvent, et quand je les retrouve, c'est rarement au bon moment.

Un peu idiot, oui. Mais honnête.

Quel choix auriez-vous fait différemment dans votre vie ?

Aïe. La question fatale. Celle qu'on évite, de peur qu'elle rouvre des portes qu'on a pris soin de verrouiller.

Et puis, quels choix ? J'en ai fait tellement. Des bons, des mauvais, des insignifiants. Lequel aurait le pouvoir de tout changer ?

Peut-être que j'aurais dû dire « non » plus souvent. Peut-être que j'aurais dû accepter ce poste à Saint-Just-Malmont,

il y a cinq ans. Ou quitter celui que j'ai maintenant, il y a dix ans.

Non. Cette réponse ne me convient pas. Trop amère. Trop lourde. Et je n'ai pas envie que ce formulaire ressemble à une confession de regrets. Alors, je reformule, lentement :

En réalité, je ne sais pas. Parce que chaque choix que j'ai fait m'a menée jusqu'ici. Et même si j'ignore si c'est l'endroit où je veux être, je sais que c'est l'endroit où je suis. Peut-être que ce casque pourra m'aider à comprendre ce que j'aurais fait différemment. Ou peut-être qu'il me montrera que, finalement, j'ai fait ce qu'il fallait.

Je relis une dernière fois. Ce n'est pas parfait. Ce ne sera jamais parfait. Mais c'est moi. Alors je prends une dernière inspiration. Et je clique. Un simple clic. Mais quand l'écran affiche « formulaire envoyé » j'ai l'impression d'avoir sauté dans le vide. Le genre de vide dont on ne sait jamais s'il mène à une chute ou à un envol.